

À l'hôpital de La Source, une Unité Médico Judiciaire Pédiatrique singulière

Emmanuelle Bon

Clown

Photos de
Géraldine Aresteanu

Chaque fois qu'un enfant est victime de violences, c'est l'Enfance elle-même qui est bafouée. C'est pourquoi Barbara Tisseron, pédiatre légiste, chef de service de l'Unité Médico Judiciaire (UMJ) pédiatrique de l'Hôpital de La Source (Orléans) a eu à cœur de mettre l'enfance au cœur de la procédure d'accueil des victimes, et ce à chaque étape de cette procédure : judiciaire, psychologique et médicale.

Pour cela, deux choses ont été mises en place, qui, si elles ne sont pas uniques, sont suffisamment rares pour être relevées :

- Tous les professionnels de ce service (infirmières, psychologues) viennent de services de pédiatrie, et les deux médecins légistes sont des médecins pédiatres. L'enfant est donc accueilli avant tout comme un enfant.
- Une salle d'audition filmée a été construite à l'intérieur même du service, ce qui permet de contenir le processus de reconnaissance de l'enfant comme victime dans un seul espace-temps, et de réduire au minimum le nombre de récits que l'enfant devra faire du préjudice qu'il a subi.

Concrètement : quand l'enfant arrive, il est accueilli par une infirmière qui l'accompagnera tout au long de la procédure ; elle lui explique, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnent, la façon dont les choses vont se dérouler. Il va ensuite faire sa déposition auprès d'un gendarme ou d'un membre de la brigade des mineurs dans la salle d'audition. Derrière une vitre sans tain, le pédiatre légiste, le psychologue et l'infirmière assistent à l'entretien et peuvent, par le biais d'une oreillette, demander à la personne qui interroge l'enfant de préciser certaines questions. Des jouets spécifiques sont à disposition de l'enfant : poupées, maison de poupées... pour lui permettre de montrer ce qu'il nomme. Cette audition étant filmée et l'ensemble de l'équipe ayant entendu l'enfant, il ne lui sera pas nécessaire de répéter ce qu'il a déposé là.



L'enfant va alors en salle d'attente, auprès de ses accompagnants, le temps que l'équipe fasse le point sur ce qui a été dit en audition, puis il a un entretien avec la psychologue. Après quoi il retourne en salle d'attente pendant que la psychologue informe le pédiatre légiste de ce que l'enfant vient de déposer au cours de cet entretien. Enfin, il va passer un examen médical avec le pédiatre légiste et l'infirmière, durant lequel des photos sont prises, qui peuvent servir de preuves et éviter à l'enfant de subir une contre-expertise. « Quand les enfants quittent le service, on voit qu'ils se sentent plus légers », dit Sandra Donnaint, infirmière. Et à juste titre, puisqu'à partir de là, le fait d'être reconnu comme victimes n'est plus de leur ressort mais de celui des professionnels qui les ont accueillis.

Pour autant, le temps passé là est d'une grande densité et peut être porteur de conséquences immédiates et radicales : il arrive que le service fasse aussitôt une demande d'OPP et que l'enfant, au lieu de rentrer chez lui, soit pris en charge par le service de pédiatrie de l'hôpital, le temps que l'ASE trouve une solution de vie satisfaisante pour lui.

DES CLOWNS DANS LE SERVICE ?

Pour Barbara Tisseron, pédiatre légiste, chef de service à l'initiative de l'ouverture de ce service il y a 3 ans, il était évident de demander aux clowns du Rire Médecin qui travaillent dans l'hôpital et qu'elle connaît depuis de nombreuses années, de participer à l'accueil de l'enfant : « C'est une aventure humaine différente à chaque fois. On sait pourquoi l'enfant vient mais pas l'état émotionnel dans lequel ils sont, lui et sa famille (...) Les clowns, c'est un moment de détente avant que tout se mette en place, une parenthèse, une bulle. On attend toujours que les clowns aient fini le jeu, le moment où on constate la détente, le rire de l'enfant, les épaules des parents



qui se relâchent... ». La détente, la fluidité, aident à établir une confiance et une bonne qualité d'échange entre l'enfant, ses accompagnants et les professionnels du service. Parfois, si l'enfant le souhaite et si l'équipe le juge opportun, les clowns peuvent même être présents lors de l'examen médical.

ACCUEILLIR L'ENFANT DANS SA LANGUE, LA LANGUE DU JEU

Sophie Jude (nom de clown : Zaza) témoigne de comment elle a aidé un enfant qui avait du mal à quitter sa maman en salle d'attente à entrer dans la salle d'audition : « j'ai trouvé : je vais préparer la salle d'audition, comme quand on fait une belle déco avant de recevoir des gens à dîner ! Avec les moyens du bord, je mets un nez et un petit mouchoir appui-tête sur chaque fauteuil. Je sais que je suis vue par la psy, les infirmières et l'autre gendarmette à travers la glace sans tain et j'en joue un peu en leur faisant des petits coucous (je me dis : ça peut aussi les détendre un peu !!!). J'attache plus d'importance à la déco du fauteuil de l'enfant où je mets une petite voiture rouge et entoure de bulles avec plein de bisous. J'en profite pour sortir avec des bulles tout en essayant qu'elles restent dans la salle et l'enfant me voit faire ça. J'ai caché aussi des nez dans la salle et Barbara (Tisseron, médecin) a observé mon plan. Elle en profite pour prendre la main du petit garçon et trouver ensemble les nez cachés. Je les guide en disant : tu chauffes, tu refroidis, tout simplement. Tout naturellement, la gendarmette est invitée à entrer dans la salle d'audition et Barbara et moi nous sortons : l'audition peut commencer. Barbara part dans la salle au miroir sans tain observer l'audition et moi je rejoins Marilou (Myriam Attia, sa partenaire clown restée en salle d'attente avec la maman et la petite sœur de l'enfant) dans la salle de jeu. La maman me fait un petit regard genre : il a réussi à rentrer ? Je réponds par un regard rassurant. » Depuis ce jour, les infirmières gardent dans le service un stock de nez rouges et organisent des « cache-tampons »...

Car l'enjeu essentiel du passage de l'enfant dans ce service, c'est qu'il puisse mettre en mots ce qui lui est arrivé. Or tous les enfants n'ont pas la même aisance avec le langage. Mais, à de très rares exceptions près, tous les enfants jouent.

Séverine Muller, psychologue, arrive un jour dans la salle d'attente et trouve les enfants et leurs accompagnants avec les clowns : « C'était un jeu sur l'apéritif, il y avait les enfants avec leur mère et leur beau-père. Après, en entretien, les enfants ont parlé du rapport à l'alcool de leur beau-père, de son comportement quand il avait bu... Ils ne l'auraient peut-être pas dit s'ils n'avaient pas joué à l'apéro avec les clowns avant. C'est peut-être le jeu qui a autorisé la parole. La particularité de l'UMJ, c'est la temporalité : il n'y a qu'un seul entretien, c'est très dense. Parfois les enfants ne jouent pas dans ma salle d'entretien mais me racontent leur jeu avec les clowns et ça a les mêmes effets que le jeu pour pouvoir déposer la parole. »

La première fois que les clowns sont intervenus dans le service, ils ont reçu deux sœurs adolescentes. Pendant que l'une passait l'audition filmée, l'autre a demandé à visiter l'hôpital. Les clowns obtiennent de l'infirmière une permission de 10 mn et emmènent cette jeune fille dans le hall. Ils apprennent qu'elle voudrait devenir dentiste, la présentent comme telle aux gens qu'ils croisent et leur proposent de prendre rendez-vous avec elle dès maintenant, puisqu'elle sera évidemment très sollicitée. Assez vite ils se rendent compte qu'elle veut surtout comprendre comment elle pourrait se rendre aux urgences, seule avec sa petite sœur si besoin ! Ils lui montrent l'arrêt du tram, l'accès aux urgences avant de la ramener dans le service 9 secondes avant la fin du temps imparti, à la grande joie de l'infirmière. Par le jeu, cette jeune fille s'est approprié de l'autonomie dans l'espace social. Elle s'est projetée dans son avenir, ce qui est aussi un enjeu majeur du passage dans ce service.

PERTINENCE SINGULIÈRE DE L'ART DU CLOWN

Lors de son passage, l'enfant va bien souvent devoir témoigner de la défaillance d'adultes à son égard, et ce auprès d'autres adultes, et cela peut lui être difficile. Comment établir la confiance ? Comment l'assurer qu'il sera entendu et considéré ? Un clown est un adulte qui joue à mettre en scène la défaillance humaine. La présence des clowns à l'UMJ annonce de façon très immédiate à l'enfant : « Nous savons que les adultes peuvent être défaillants, et nous le constatons avec toi. »

À son arrivée dans le service, escorté des gendarmes, un jeune garçon de 9 ans croise le clown Molotov (Vincent Pensuet) et déclare : « je n'aime pas les clowns ». Molotov, vexé, bouscule le médecin chef Barbara Tisseron en disant : « et moi je n'aime pas les docteurs ! ». Pris au jeu, un gendarme intervient et menotte Molotov, puis demande à l'enfant à quelle condition il accepterait de le libérer : « Il faut qu'il s'excuse sincèrement »... les excuses de Molotov peinent à être sincères, mais il finit par y arriver et l'enfant accepte sa libération. L'échelle hiérarchique s'est rejouée pour qu'un ordre plus juste s'établisse en donnant un pouvoir à l'enfant.

Car si l'art du clown est celui de mettre en jeu la défaillance humaine, il inclut aussi des instances de régulation fortes qui contiennent cette défaillance et rassurent le public : Dans l'écriture clownesque classique, M. Loyal, le directeur du cirque, représente le pouvoir, la loi et le cadre. Le clown blanc est un être féérique et magique, doué, bienveillant, auquel l'Auguste aimerait ressembler et envers lequel il éprouve des sentiments complexes d'admiration, de rivalité, de tendresse et d'exaspération. Ce pourrait être la bonne fée ou le parent idéal, celui à qui aucune difficulté



ne résiste. L'Auguste aimerait prendre la place du clown blanc mais se prend incessamment les pieds dans le réel. Dans l'exemple cité, l'enfant et les gendarmes étaient M. Loyal, le médecin était le clown blanc, et Molotov l'Auguste, ce qui fait particulièrement sens. Et le fait que les clowns interviennent toujours en duo leur permet d'assumer par eux-mêmes l'instance de régulation des défaillances de l'Auguste si nécessaire : le partenaire jouera alors M. Loyal ou le clown blanc.



Un matin, le service a accueilli une fratrie de 6 enfants, de 1 à 13 ans, qui n'avaient jamais été scolarisés. Victimes d'un père violent, ils avaient été emmenés là par leur grand-mère maternelle, alors que leur mère était à l'unité médico judiciaire adulte pour violences conjugales. La journée a été longue, jalonnée d'auditions, d'entretiens psychologiques et d'exams médicaux individuels pour chaque enfant, et à un moment, clowns, enfants et infirmières ont décidé d'aller faire un tour dans l'hôpital, hors les murs du service. Magie de l'imaginaire, du jeu et de l'inconscient : la première chanson qui a jailli de cette farandole improvisée a été « Promenons-nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas... », et très vite, aux réponses du loup : « je mets mes chaussettes/ma chemise/mon pantalon... », les enfants ont substitué : « je vais chercher le fouet/le couteau... ». À quoi Molotov et Marilou rétorquaient : « Mais!!!! Il va chercher un couteau alors qu'il n'a même pas de pantalon!!!! ». Rire des enfants... Par le décalage du jeu, langage commun dans lequel clowns et enfants se retrouvent, il a pu être posé que l'a-normalité de la proposition des enfants (se préparer à rencontrer l'autre, ce n'est pas s'habiller mais aller chercher un instrument pour faire mal) n'était pas le fait des enfants, mais celui du « Loup ». Le « Loup » était ce qu'on appelle au cirque le contre-pitre. C'est-à-dire encore moins adapté à la vie sociale que l'Auguste... Les enfants ont donc fait alliance avec les clowns, des adultes défaillants, certes, mais auprès desquels des instances de régulation (la loi, l'idéal) peuvent jouer leur rôle, ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas dans la réalité.

Comme pour toute Unité médico-Judiciaire pédiatrique, l'objectif premier est que les enfants victimes de violences soient reconnus comme tels. Mais à travers le soin particulier apporté à leur être d'enfant, à travers le support de jeu et d'imaginaire que peut être pour eux la présence des clowns, il arrive que ce service dépasse l'objectif en proposant, dès la première prise en charge, un tuteur de résilience¹ artistique et culturel, afin que les enfants puisent dans des ressources qui leur sont propres (jeu, fantaisie, imagination) les outils de leur construction d'êtres humains libres, dignes et heureux de vivre.

1 Stanislas Tomkiewicz, pédopsychiatre, a créé cette expression « tuteurs de résilience » pour décrire la fonction des clowns auprès des enfants hospitalisés.